

AH ! VICTORIA ! FILMS présente

CATHERINE  
FROT

ANDRE  
DUSSOLLIER

# "MON PETIT DOIGT M'A DIT ..."

*D'après le roman de Agatha Christie*  
« *BY THE PRICKING OF MY THUMBS* »

Un film de  
PASCAL THOMAS

Scénario et dialogues  
FRANÇOIS CAVIGLIOLI, NATHALIE LAFAURIE ET PASCAL THOMAS

Avec  
GENEVIÈVE BUJOLD - LAURENT TERZIEFF - VALÉRIE KAPRISKY  
BERNARD VERLEY - ALEXANDRA STEWART - ANDRE THORENT - HERVE PIERRE,  
FRANCOISE SEIGNER, MAURICE RISCH, PIERRE LESCURE, SARAH BIASINI

Une coproduction  
AH ! VICTORIA ! FILMS – FRANCE 2 CINEMA – RHONE-ALPES CINEMA

Durée : 1h45

Sortie nationale le 13 avril 2005

**Distribution**

UGC Distribution  
24, av. Charles-de-Gaulle  
92200 Neuilly-sur-Seine  
Tél. : 01 46 40 46 89  
[sgarrido@ugc.fr](mailto:sgarrido@ugc.fr)

UGC Communication  
Tél. : 01 46 40 44 00

[cboye@ugc.fr](mailto:cboye@ugc.fr) / [iperissel@ugc.fr](mailto:iperissel@ugc.fr)

**Presse**

André-Paul Ricci et ChristopherRobba  
6, place de la Madeleine / Paris 8ème  
Tél. : 01 49 53 04 20 / 01 53 40 88 04  
[apricci@wanadoo.fr](mailto:apricci@wanadoo.fr)  
/ [contact@robbapresse.com](mailto:contact@robbapresse.com)

## LA COMEDIE... DECLINEE SOUS PRESQUE TOUTES CES FORMES

PAR OLIVIER PERE

"MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." est le film de toutes les surprises. Pascal Thomas, un peu trop abusivement rangé depuis ses premiers succès dans les années 70 (LES ZOZOS, LE CHAUD LAPIN, PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE, ...) parmi les nouveaux cinéastes réalistes français, héritiers de Renoir et de Vigo, entre l'hédonisme humoristique de Jacques Rozier, la veine autobiographique de François Truffaut, le naturalisme cruel de Maurice Pialat, décide avec son nouveau film d'explorer, en pleine maîtrise de son art, des contrées cinématographiques à mille lieues de l'ancrage ethnologique de ses débuts, mais aussi loin des modes et des habitudes de notre époque.

Déjà LA DILETTANTE, tout en proposant une étude subtile et ironique des différentes strates de la société française, adoptait le ton de la fable morale et de la fantaisie.

Dans "MON PETIT DOIGT M'A DIT ...", Pascal Thomas s'empare d'un roman policier d'Agatha Christie, en parvenant à rester fidèle à l'esprit de la célèbre romancière tout en évitant les pièges de l'adaptation empêtrée dans les conventions de la reconstitution historique, d'un univers le plus souvent paresseusement transposé à l'écran. La campagne française remplace l'Écosse, l'héroïne porte un patronyme à la fois français et anglo-saxon (Prudence Beresford), tandis que son époux se prénomme Bélisaire. Impossible de précisément dater l'action, puisque la direction artistique, les costumes, comme dans LA DILETTANTE, renvoient à une époque presque intemporelle, même si on évoque dans MON PETIT DOIGT M'A DIT le souvenir d'un été caniculaire et tourne en dérision les sonneries de téléphone portable.

Autant d'annotations discrètes qui installent dès les premières images un léger décalage entre le film et le monde réel. Ce décalage ne fera que s'accroître au fil des péripéties, rebondissements et coups de théâtre qui parsèment une enquête délicieusement embrouillée qui obéit davantage à la logique propre du récit qu'au simple souci de la crédibilité.

L'originalité du film réside aussi dans l'importance qu'il accorde aux différents niveaux de langage, toujours soutenus mais qui offrent une palette de dialogues et de registres humoristiques que l'on a rarement trouvés réunis, de mémoire de spectateur, dans un seul long-métrage : ironie, aphorismes, mots d'esprit variés, ...

Il y a dans "MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." une ivresse des mots, une jouissance de la parole merveilleusement servies par des acteurs pétillants et visiblement heureux de donner libre cours à leur fantaisie naturelle, le couple formé par Catherine Frot et André Dussollier en tête.

Cette diversité du langage trouve un écho dans la construction du film, qui mêle avec harmonie plusieurs genres, plusieurs registres de ton impeccablement ajustés : la comédie bien sûr, déclinées sous presque toutes ses formes (conjugale, burlesque, musicale, ...), le suspense, mais aussi le mélodrame et le fantastique.

C'est dans cette dernière dimension que le film témoigne de la plus grande audace, récompensée en parvenant à instaurer petit à petit une atmosphère onirique et inquiétante, grâce à des personnages mystérieux et des révélations morbides mais aussi une utilisation savante des décors de vieilles demeures et un détour par la pictorialité (tout commence par la découverte d'un tableau) qui ne manquent pas de rappeler les contes gothiques du cinéma hollywoodien.

Dans ce divertissement policier ludique et enlevé, la mort plane pourtant dès les premières scènes, et devant le modèle radieux du couple vedette vient in fine s'interposer son double maléfique, son reflet malade et déformé, sans rien vouloir dévoiler du dénouement de l'intrigue.

"MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." est aussi - et surtout - le film sur le bonheur de vivre et de vieillir à deux, sur l'égoïsme enfantins des couples d'amants, à tous les âges de la vie.

Cinéphile fidèle à quelques grands cinéastes de chevet, Pascal Thomas rend hommage, dans son nouveau film, à Sacha Guitry et Joseph L. Mankiewicz, d'une façon naturelle et jamais platement référentielle.

Amour des mots (de leur sens et de leur musique), jusqu'au délire contrôlé, curiosité jamais rassasiée pour les mécanismes du couple, de la conjugalité, de l'ordre et des désordres amoureux, générosité à l'égard des acteurs, et un classicisme souverain de la mise en scène qui se permet pourtant toutes les folies.

Pascal Thomas, l'air de rien comme toujours, mais libre comme jamais, invente ainsi une sorte de comédie expérimentale, dans une précieuse lignée du cinéma français, à la fois excentrique, savante, et résolument populaire.

*Olivier Père est critique cinématographique, programmateur à la cinémathèque française et Délégué Général de la Quinzaine des Réalisateurs.*

# **RESUMES**

## EN SUIVANT PRUDENCE ET BELISAIRE... EN 56 LIGNES

Ils ont tous les deux couru le monde et ses dangers. Liés aux services spéciaux et aux secrets d'Etat, ils ont connu bien des aventures qui les ont aguerris et soudés. Le temps a passé. Bélisaire est devenu un rond-de-cuir européen chargé de déjouer les projets du terrorisme international. Prudence, toujours très active, ne supporte pas l'idée de s'ennuyer et on sait que l'ennui stimule l'imagination et conduit à la témérité.

C'est la dernière enquête des Beresford, un couple d'aventuriers désinvoltés créés par Agatha Christie. Prudence (Catherine Frot) et Bélisaire (André Dussollier) incarnent la légèreté, l'insouciance devant les périls. Leur dandysme raffiné, leur humour et leur joie de vivre côtoient les obsessions morbides, le pessimisme sarcastique d'Agatha Christie dont l'imaginaire et la vie constituent un mystère encore plus insondable que ses livres.

Tout commence au Coteau Ensoleillé, une maison de retraite pour dames excentriques et fortunées où Ada Beresford (Françoise Seigner), une tante de Bélisaire, finit ses jours dans une réjouissante mauvaise humeur.

L'attention de Prudence est attirée par une vieille pensionnaire, Rose Evangelista (Geneviève Bujold) qui parle par énigmes de tragédies oubliées. Prudence est également intriguée par un tableau qui lui rappelle une maison entrevue dans une autre vie. Prudence apprend que Rose Evangelista a quitté le Coteau Ensoleillé avec une soudaineté qui lui fait craindre un enlèvement ou pire encore.

Il suffit d'un rien à Prudence pour deviner un crime sous l'événement le plus banal. Pour elle, il n'y a ni suicide ni mort naturelle, il n'y a que des crimes impunis. Elle a des doutes sur le suicide d'Emma Bovary et soupçonne le pharmacien Homais. Elle s'interroge sur la responsabilité pénale d'Œdipe. Elle a un flair qui redoute son mari Bélisaire. Elle est douée d'un bon sens solide mais capricieux, fondé sur l'inspiration du moment, qui la rend extra-lucide. Elle raisonne par illuminations successives.

Profitant de cette enquête pour échapper à l'intrusion de sa fille Marie-Christine (Sarah Biasini), de son gendre vaudois Rudi (François Bettens) et de leurs enfants, elle se lance seule à la recherche de Rose Evangelista, malgré les mises en garde de Bélisaire.

Une enquête dans la Haute-Savoie profonde, où des gens sans histoires se mettent brusquement à en révéler de terrifiantes sur le ton du commérage, où les paysages les plus idylliques et les plus apaisants gardent le souvenir de crimes monstrueux et résonnent encore du cri des victimes.

Sur la piste de Rose Evangelista, Prudence va rencontrer des personnages étranges, Mme Pacard, inquiétante directrice en noir du Coteau Ensoleillé (Elisabeth Macoco), Mlle Aupic (Isabelle Giami), l'infirmière à la sensualité exubérante qui lorgne sur les luxueuses dépouilles vestimentaires de ses patientes, les Perry, Amos au visage médiéval (Bernard Marcatte) et Alice (Anne Le Ny) coiffée d'un chapeau pointu de sorcière, ces locataires de la maison des mystères dont la moindre extravagance est de promener la nuit, sous la lune, leur ânesse et leur bouc.

Prudence aura aussi affaire à un curé alcoolique qui déchiffre les tombes (André Thorent), elle habitera chez un frère et une sœur, les Coupelay, elle, une commère à la langue venimeuse (Valériane de Villeneuve), lui, un peintre du dimanche qui fait revivre les morts dans ses fresques (Maurice Risch). Et la singulière Mlle Blayes (Valérie Kaprisky) une vieille fille hyperactive et lunettée qui cache sous sa piété un amour bien terrestre.

Prudence finit par devenir gênante et par frôler des dangers qui la conduisent à l'hôpital où la retrouve Bélisaire bien obligé d'abandonner la défense de l'espace européen pour enquêter à son tour sur les démons d'une vallée perdue.

Lui aussi en aura rencontré, du monde ! Le médecin du Coteau Ensoleillé, amant caressant de Mlle Aupic (Hervé Pierre), des yodlers suisses poussant leurs trilles sur les eaux noires du lac d'Aix-les-Bains,

un notaire chef de gang (Laurent Terzieff) et son double spectral. Il aura aussi retrouvé le commissaire Richard (Pierre Lescure), un ancien compagnon d'armes de guerres révolues.

Réunis à nouveau, Prudence et Bélisaire vont enquêter ensemble et résoudre cet oppressant mystère qu'on ne déflorera pas ici. Un jeu de piste parsemé d'indices où on trouve un général sentencieux (Bernard Verley), des chasseurs alpins, le train de la pension, une poupée couverte de suie, un sculptrice extralucide (Alexandra Stewart), un orgue à mécanisme, un miroir hanté, une lettre écrite d'outre-tombe, des bouteilles de vin suisse, une dame de pique, une chorale, une comptine chantée il y a plusieurs siècles par les sorcières de Macbeth, un cas d'amnésie passéiste et euphorisante, du whisky bien tourbé, des diamants volés trente ans auparavant place Vendôme, une maison coupée dans sa longueur, un choucas, une porte secrète, un poignard planté dans le cœur immaculé d'une Vierge en porcelaine, un verre de lait empoisonné, un singe trop gourmand, un cri d'amour désespéré, des apparitions surnaturelles. Un orage. Et une mule bâlée.

## **EN SUIVANT PRUDENCE ET BELISAIRE... EN 12 LIGNES**

Prudence et Bélisaire Beresford, c'est un couple de dandys né de l'imagination d'Agatha Christie et dont elle a confié que l'élément féminin, Prudence, était un de ses personnages favoris.

Ils ont appartenu aux services secrets et ils ont l'habitude, et pour Prudence, la nostalgie, de l'aventure. Ils ont gardé leur flair et leur humour. Les Beresford c'est Hercule Poirot en deux personnes.

Au début de "MON PETIT DOIGT M'A DIT ...", ils rendent visite à leur vieille tante capricieuse, qui se prénomme Ada, et qui finit ses jours au Coteau Ensoleillé, une maison de retraite, bien décidée à se montrer jusqu'au bout insupportable. Mais nous sommes chez Agatha Christie. Tout s'assombrit soudain. La carte postale vire au noir. Le mystère s'installe.

La vieille tante meurt ainsi qu'une autre pensionnaire dans de curieuses circonstances.

Prudence découvre la disparition d'une vieille dame énigmatique et part à sa recherche. Elle et son mari vont évoluer avec élégance et sans jamais se départir de leur ironie au cœur d'un mystère oppressant.

Ils découvriront la terrible vérité qui se cache derrière les paysages paisibles de la Savoie heureuse...

## **EN SUIVANT PRUDENCE ET BELISAIRE... EN 10 LIGNES**

Pourquoi Madame Rose Evangelista a-t-elle prématurément quitté la maison de retraite où Bélisaire et Prudence Beresford sont venus voir leur tante Ada ? Et pourquoi cette vieille dame un peu toquée, faisait-elle allusion à un enfant emmuré dans une cheminée ? L'affaire se complique quand, voulant lui restituer un tableau qu'elle avait offert à leur parente, Bélisaire et Prudence s'aperçoivent qu'il est impossible de retrouver sa trace...

Une maison mystérieuse, près d'une voie ferrée, au bout d'une allée de platanes, une série de crimes inexpliqués, un notaire au masque de mort, des suspects derrière des visages trop aimables d'habitants d'un village peut-être trop paisible.

Entre humour et mystère, Agatha Christie installe à petites touches un récit d'une inquiétante étrangeté et nous conduit vers l'horreur avec la plus tranquille habileté.

## **EN SUIVANT PRUDENCE ET BELISAIRE... EN 7 LIGNES**

Une vieille dame qui disparaît. Un village qui cache sous ses bavardages un secret enfoui, une maison découpée dans le sens de la longueur, des tombes sur lesquelles il vaut mieux ne pas se pencher, une poupée qui ressurgit du passé, un notaire terrifiant qui porte le masque de la mort... Prudence et Bélisaire Beresford, qui ont la patience d'Hercule Poirot et l'humour d'Agatha Christie vont parcourir un long chemin avant de découvrir une stupéfiante vérité.

« MON PETIT DOIGT M'A DIT ... » est la dernière des quatre aventures d'un couple de héros créés par Agatha Christie, les Beresford, dont elle a confié que l'élément féminin, Prudence, était un des ses personnages favoris.

# ENTRETIENS





## PARLONS TRAVAIL !

ENTRETIEN AVEC PASCAL THOMAS

*Propos recueillis par Joséphine Le Gouvello*

**En quinze films, sauf Marcel Aymé et Labiche, vous n'avez tourné que des sujets originaux, pourquoi votre choix s'est-il porté sur ce roman d'Agatha Christie ?**

Parmi les quatre ou cinq lignes de force qui traversent le cinéma, on trouve la comédie, le fantastique et le mystère, ce dernier souvent teinté de morbidité. L'imagination d'Agatha Christie réunit ces courants, lesquels s'accordent à mes goûts à la fois littéraires et cinéphiliques. L'idée de porter ce roman à l'écran date de plus de vingt-cinq ans. A l'époque, mon camarade Jean-Pierre Dionnet et moi faisons le siège des différents responsables de la production. Nous leur proposons des auteurs comme Léo Perutz, que j'avais fait traduire, Théodore Sturgeon, des récits fantastiques de Maeterlinck et de Henri de Régnier, des nouvelles effrayantes d'Agatha Christie, et quelques-uns de ses romans. J'avais été assez loin dans la mise en œuvre de « *Mon petit doigt m'a dit...* » puisque j'avais pris une option sur les droits. Rosalinde, la fille d'Agatha Christie que j'avais rencontrée à Londres me les avait cédés à un prix très modeste, avec en prime le lot des nouvelles. Il faut dire que c'était une femme joyeuse : l'accord s'était conclu après un dîner bien arrosé, ce qui avait navré les personnes chargées de ses intérêts !

Ce n'est que des années plus tard, après LA DILETTANTE et MERCREDI, FOLLE JOURNEE, que j'ai été à nouveau tenté de plonger dans cet univers et le contexte s'est avéré plus favorable à ce genre.

**Vous avez choisi de conserver la production du film...**

J'avais d'abord proposé le film à un producteur avec lequel je m'entends bien et qui s'est révélé malheureusement si dépendant d'un système et si possédé par lui que pour défendre l'idée que je me faisais du film, il a fallu que je m'en sépare. Je m'explique : je passe ma vie à affirmer ça et là, à la SRF et ailleurs qu'un film, c'est d'abord, avant tout et toujours, le metteur en scène. Que seules ses décisions sont souveraines même si elles viennent parfois après concertation avec les différents collaborateurs et interprètes. Un film, c'est ce qui se passe sur l'écran, et pas ailleurs. Or, dans le contrat qui m'était proposé, une clause disait qu'il fallait, si telle ou telle scène du scénario était discutée par les financiers, tenir compte de leur avis. On comprend que c'était inacceptable. D'autre part, en ce qui concerne la préparation, on voulait, comme le font la plupart des producteurs, engager directeur de production et régisseur en premier lieu. Ma conception est différente. Selon moi, un film réclame d'abord la présence du décorateur, de l'assistant réalisateur et même de l'opérateur en début de préparation. Voyant bien que je ne pouvais pas l'imposer à des producteurs qui n'ont en tête que gestion, frais généraux, fausses économies sur le dos de tout ce qui concerne la création, nous avons décidé, Alain Cadier et moi, de prendre tous les risques de la production seuls afin d'être attentifs aux réelles exigences du film.

**Cela a-t-il rendu le financement plus facile ?**

Pas du tout. Hormis Canal + et UGC qui ont été tout de suite emballés par le sujet – Brigitte Maccioni n'a pas mis plus de 12 heures après sa lecture nocturne du scénario pour se décider - le tour de table a été assez difficile à réunir. Malgré Catherine Frot qui avait permis à la chaîne, lors de la première diffusion de LA DILETTANTE, de remporter l'audimat, malgré la présence d'André Dussollier et d'actrices et d'acteurs tels Geneviève Bujold, Laurent Terzieff, France 2 a un peu traîné les pieds. Quant à la région Rhône-Alpes, elle ne s'est décidée... qu'après vision du film achevé.

**Vos précédents films, pour la plupart des comédies, annonçaient-ils ce type de récit qui, malgré ses éléments de pure drôlerie, offre un climat plus onirique qu'ironique ?**

Réaliser des films ironiques, des comédies, c'est d'abord sentir l'absurdité du monde et son irréalité. Il est donc logique qu'on se sente attiré par la représentation des forces obscures, par les charmes du nocturne et par le mystère. Le roman d'Agatha Christie, tout en s'ouvrant sur la comédie, change de registre et permet aux personnages et au lecteur de s'approcher de « l'inquiétante étrangeté ». En adaptant ce genre de récit, non seulement on ne se prive pas du plaisir d'inventer des scènes amusantes, des cocasseries qui sont le bonheur

du spectateur mais, procédant par touches successives, on met en place délicatement, subrepticement, les éléments du mystère. J'ai toujours pensé qu'il n'y a pas de limites bien précises entre les genres. "MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." commence délibérément de manière frivole...

### **En effet, rien de plus frivole que ce couple Beresford...**

Et son souci permanent de ne pas s'ennuyer dans la vie !

### **C'est un peu LA DILETTANTE faite couple !**

En effet, Prudence et Bélisaire ont en commun avec le personnage de LA DILETTANTE cette distance ironique, ce désir « wildien » de ne pas peser sur les autres, ce goût de la formule. Leurs caractères sont d'ailleurs parfaitement adaptés au récit policier. Chesterton a écrit que « *le roman est un jeu de visages et le roman policier un jeu de masques* ». Avec ces personnages de Prudence et de Bélisaire qui ont la politesse de ne surtout pas embêter les autres avec leurs petits problèmes – si jamais ils en ont -, nous sommes en plein dans ce jeu de masques. Nous avançons même dans une forêt jalonnée de faux-semblants et de moments troublants. Ce qui nous est le plus familier, le plus aimable s'imprègne soudain de bizarrerie et d'étrangeté. Un peu comme lorsqu'on subit l'étreinte de pensées et de faits mystérieux qui nous dépassent, dans un cadre qui nous avait paru jusque-là paisible et rassurant.

### **On ne peut imaginer un roman d'Agatha Christie que dans son écrin anglo-saxon... Celui-ci est tourné dans la région du lac du Bourget...**

Une des raisons qui m'a conduit à vouloir adapter "MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." tient à la singularité de son atmosphère : derrière les paysages les plus paisibles, derrière les visages les plus aimables, les monstruosité peuvent surgir. C'est le principe même du double, la matière même du suspense. Les beaux paysages autour d'Aix-les-Bains, du lac du Bourget et du Châtelard se prêtaient parfaitement à l'adaptation de ce roman. C'est le noir sous le blanc, le cauchemar de la couleur blanche, le mot cauchemar étant applicable à tous les récits d'Agatha Christie. Enfin, ayant choisi de faire le film en français avec des acteurs français, il aurait été absurde de le tourner en Angleterre.

### **Tout en restant fidèle à l'esprit de la romancière, vous avez pris de grandes libertés dans l'adaptation...**

Il faut dire que le roman était bourré de pièges et nous n'avons pas été assez de trois parfois quatre pour les déjouer. Le premier piège étant l'auteur lui-même. Agatha Christie a un imaginaire très riche et n'aime rien tant que s'amuser à tricher avec son lecteur jusqu'au bout et dans ce roman, multipliant les fausses pistes, elle le mène très très loin. Le plus étrange étant que le thème du livre masque des éléments autobiographiques très précis et un drame qu'elle a vécu secrètement et dont l'évocation se retrouve dans plusieurs de ses romans. A partir d'une certaine époque de sa vie littéraire et de sa gloire d'écrivain, Agatha Christie s'est mise à jouer avec ses personnages comme une enfant avec ses poupées. Dans chacun de ses romans, elle s'ingénie à construire de singulières maisons - biscornues ou, comme ici, coupée en deux dans le sens de la longueur. Si on retrouve dans toute son œuvre des éléments constants - la profusion des personnages, la faute comme thème central, la morbidité, l'invention parfois ahurissante dans la perversité criminelle -, l'abondance des situations et les multiples facettes des personnages laissent parfois perplexe. On a le sentiment, pour reprendre la comparaison de l'enfant et de ses poupées, que notre grande dame du roman noir distribue selon son bon vouloir et sans souci des contradictions, des rôles très différents et difficilement compatibles à chacun des protagonistes. En fouillant le texte, nous avons découvert, avec les scénaristes, la perversité profonde de l'auteur, et nous en avons été très surpris. Je crois que la motivation des crimes qui jalonnent "MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." - que je ne dévoile pas ici pour ne pas gâcher le plaisir des spectateurs -, n'a jamais vu le jour ailleurs que dans cette imagination délirante. Elle conserve un caractère inédit.

Nous avons donc choisi, dans le portrait du couple Beresford, de privilégier l'esprit de la comédie, d'autant que la vivacité de jeu de Catherine Frot et d'André Dussollier s'y prêtait à merveille. Par ailleurs, le récit cinématographique étant une stylisation, nous avons suivi en ce qui concerne l'énigme criminelle et le mystère une seule ligne de force, amenée par petites touches, puis nous avons basculé radicalement dans le climat du conte fantastique, sans bien sûr renoncer ni à la fantaisie, ni à l'humour.

On peut voir le film comme l'aventure d'une personne qui entre dans un tableau lumineux et y découvre des noirceurs insoupçonnées. A l'instant où Prudence pénètre dans le parc de la maison mystérieuse qu'elle a reconnu sur le tableau de Tante Ada, je ressens physiquement cette traversée du miroir. Cela me rappelle cette phrase de Borgès : « *Il y a des rêves rêvés par d'autres rêves, des cauchemars perdus au centre d'autres cauchemars* ».

**Passage d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre... Si le film, dans sa facture, conserve beaucoup d'élégance, un certain goût pour le luxe dans le choix des décors et des paysages, on note une réelle « désanglicisation ».**

Il fallait rester dans l'esprit des climats propres à Agatha Christie, sans tomber dans la rêverie « anglicisante ». Tuppence et Tommy Beresford sont rebaptisés Prudence et Bélisaire, ils ne sont pas habillés par des tailleurs anglais, mais par un Italien, Cifonelli, et ils ne doivent pas de thé. L'excellente lumière de Renan Pollès, certainement un des meilleurs directeur de la photographie français - il déteste qu'on l'appelle chef opérateur-, s'attache, par un travail subtil entre l'ombre et les basses lumières, à créer différentes atmosphères sans jamais s'approcher des douceurs de la lumière anglaise ; les décors, créés avec Katia Wyzkop, ont une richesse et un équilibre baroque plus italien qu'anglo-saxon ; quant au soin apporté au dialogue et au plaisir des mots, François Caviglioli, Nathalie Lafaurie et moi-même, au-delà d'un souci de traduction littérale, nous sommes attachés à ancrer le film dans un type de comédie de tradition classique qui ne se dérobe pas.

**Vous aimez les distributions abondantes, celle-ci l'est particulièrement et comme toujours très variée.**

J'aime les films denses nombreux et je dois dire que ce roman, dans lequel Agatha Christie a organisé tant de fausses pistes, permettait la création de bien singuliers personnages, tous très en contraste les uns par rapport aux autres, ce qui est un principe fondamental pour créer la richesse humaine d'un film. Ce principe s'applique d'ailleurs, je le répète, aux décors, aux changements de lumières, aux façons de parler. C'est un monde que l'on doit faire naître, riche, complexe, abondant. Tout doit être réuni pour que chacun soit à son meilleur, acteurs et collaborateurs.

**La distribution de vos films répond-elle à des critères particuliers ?**

Je commence toujours par le regard, ensuite vient le phrasé, puis la silhouette, l'allure. Les yeux sont très importants, c'est d'ailleurs ce par quoi Rembrandt commençait ses portraits. Et le phrasé qui fait la voix. De ce point de vue-là, Catherine Frot, André Dussollier ne sont pas les seuls à être bien lotis !

On pourrait les citer tous : Françoise Seignier en douairière atrabilaire dont le vêtement est inspiré par ceux de la reine mère d'Angleterre ; André Thorent qui campe un curé porté sur la bouteille et prononce de façon inimitable « *On dirait un Greco !* » ; Geneviève Bujold, trop peu vue ces dernières années, qui compose avec une intensité rare toutes les nuances d'un personnage double et plus que complexe ; Bernard Verley en général scrogneugneu, amateur de citations militaires ; Alexandra Stewart en sculpteur pythoïse ; l'épatante et joyeuse Elizabeth Macoco qui s'est chargée du sombre et ambigu personnage de la directrice de la maison de retraite ; Maurice Risch et Valériane de Villeneuve qui donnent toute leur drôlerie aux aubergistes Coupelay ; Anne Le Ny, silhouette extravagante coiffée d'un chapeau pointu et dansant avec son ânesse au clair de lune ; l'excellent Hervé Pierre qu'on découvre en médecin aux affolements cocasses ; Paul Minthe qui joue Maurice le voiturier nostalgique des bataillons coloniaux et la jeune Isabelle Giami aux appétits sans détours ont eux aussi des timbres caractéristiques. Valérie Kaprisky enfin, que le cinéma avait injustement cantonnée dans des rôles où elle ne pouvait exprimer ses grandes qualités de composition. La voilà, dans celui de Mlle Blayes, créant un personnage de vieille fille passionnée, active et lunettée, au visage ingrat qui surprendra.

C'est une distribution comme j'aime en voir au cinéma, bâtie autour d'acteurs notoires - Catherine Frot et André Dussollier, Laurent Terzieff au sommet de sa puissance expressive, dont l'irruption dans le film constitue un choc visuel et narratif -, et enrichie par des comédiens aux finesses complémentaires, aux subtilités enjouées, qui remplissent pleinement des rôles sans lesquels l'ensemble perdrait de son caractère.

**Vous aimez les mélanges ?**

Je pense qu'il faut être généreux avec le spectateur. J'aime ces brassages, tous ces comédiens venus d'horizons différents, j'aime que la plus haute tradition théâtrale côtoie la spontanéité du débutant : celle de Sarah Biasini

qui, en fille Beresford, oppose au sidérant égoïsme de ses parents son caractère vif et enjoué, et son sourire fondant de douceur ; celle de François Bettens, dans la vie professeur de latin à Lausanne, qui interprète Rudi le gendre vaudois et apporte une note inattendue au film, ou celle de Bernard Marcatte qui prête son visage de rétre, qui semble être descendu directement d'un tableau campagnard de Bruegel semblait avoir retenu. J'aime la richesse contrastée des paysages, la variété des décors, passer du comique au tragique, de la tension à l'éclat de rire.

### **Et le montage ? Vous continuez à monter de façon traditionnelle ?**

Le scénario, la mise en scène s'achèvent à la fin du montage. "*Le montage*" disait "Orson Welles" *n'est pas un des aspects de la mise en scène, il est l'aspect*".

Aussi le film, tourné en 35mm, devait-il être monté sur des tables 35 avec double bande magnétique. C'est la méthode la plus sensible et aussi, quoi qu'on en dise, celle qui se révèle la plus économique et surtout, celle qui vous laisse en contact physique, je dirais même charnel, avec le film. Celle qui va vous permettre de vérifier en projection, c'est-à-dire dans la position privilégiée du spectateur dans son fauteuil, le rythme de votre travail, les rapports des plans entre eux, etc. De surcroît, ce type de montage prolonge ce travail collectif et ces échanges qui sont spécifiques à la création cinématographique. Il évite aussi l'hystérie « montagière », l'accumulation de trop nombreux plans trop courts vers laquelle tendent beaucoup de films montés dans l'isolement sur des bancs de montage AVID. La méthode traditionnelle qui "semble" aujourd'hui, aux supposés modernes, une curiosité (les gens du studio défilaient pour nous regarder travailler, un peu comme des animaux dans un zoo), je ne suis désormais plus le seul à en avoir conservé la pratique. Même Spielberg y revient.

### **Un mot sur la musique ?**

Elle devait à la fois s'accorder à l'esprit de la comédie et à un univers inquiétant. Cette difficulté a été résolue par Reinhardt Wagner et son talent de mélodiste. Il est parvenu à donner la forme qui convenait à une musique qui s'exprime sur un mode classique et passe par la ritournelle obsédante de la comptine.

### **Vous avez choisi de réaliser un film fantaisiste, de pure évasion. Pourquoi ce choix ?**

Le cinéma est une des formes du bonheur. Il doit procurer des moments heureux au spectateur. Il y a deux phrases qui n'ont certainement l'air de rien mais qui pourraient exprimer l'intention précise du film, l'une dite par le curé pendant les préparatifs de la kermesse : « *C'est un spectacle sans prétention. Un mélange de féerie et de chansons. C'est pour les enfants.* » ; l'autre, par le médecin psychiatre : « *Il s'agit d'un cas d'amnésie passésiste et euphorisante, seuls les souvenirs heureux reviennent en grand nombre...* »

Disons que c'est un peu ce qui a présidé secrètement au choix de beaucoup de scènes du film. A leur tournage. A leur montage.

## DE LA LUMIERE ET DES OMBRES

ENTRETIEN AVEC RENAN POLLES, DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

*Propos recueillis par Joséphine Legouvello*

"La principale difficulté, mais aussi ce qui faisait l'intérêt du film était son double registre, d'un côté une comédie au meilleur sens du terme, de l'autre un thriller dramatique allant parfois jusqu'au fantastique. Deux univers demandant des éclairages différents mais qu'il fallait traiter au milieu d'une unité de style.

La première irruption de cette "inquiétante étrangeté" dans la comédie a lieu au milieu du parc ensoleillé de la maison de retraite portant justement le nom de "Coteau ensoleillé". La rencontre de l'héroïne (Catherine Frot) avec une mystérieuse vieille dame se fait dans un salon rouge où les rideaux entrebâillés ne laissent passer que d'étroits filets de lumière. Rose Evangelista (Geneviève Bujold) cachée dans l'ombre surgit dans la lumière et, durant toute la scène, elle ne cesse d'apparaître et de disparaître comme la matérialisation de sa double personnalité que nous ne découvrirons qu'à la fin. Tout au long du film ce même jeu de lumière et d'obscurité l'accompagnera.

Deux scènes dans un même décor montre bien ce passage d'une ambiance à l'autre. Ce sont celles se passant dans la cuisine de la maison mystérieuse.

La première, où l'héroïne est invitée par Alice Perry (Anne Le Ny), est traitée d'une manière impressionniste jouant sur la lumière donnée par les fenêtres de chaque côté de la pièce.

Dans la seconde scène où l'héroïne est invitée à boire un verre de lait par Rose, la pièce n'est plus éclairée que par une fenêtre traçant un rayon de lumière dans lequel les acteurs entrent et sortent suivant leurs mouvements. La plupart du temps Rose est à contre jour et l'on distingue à peine ses traits renforçant encore le mystère qui l'entoure et son pouvoir dramatique. (Cet "à peine visible pourrait être l'équivalent cinématographique de l'indicible.) Quand elle s'approche de Prudence, elle n'est éclairée que par la lumière que lui renvoie celle-ci. Quant à Prudence, elle est à la limite de la zone éclairée et le moindre recul l'en fait sortir comme si les ténèbres l'attiraient et qu'elle succombait à l'envoûtement de Rose.

Dans la scène suivante, elle la suit dans un sombre couloir et franchit la dernière tache de lumière marquée au sol comme une frontière avec l'inconnu pour s'enfoncer dans les ténèbres.

Prudence se retrouve ainsi prisonnière dans la chambre de Rose qui n'est éclairée que par les persiennes des volets fermés laissant passer de minces filets de lumière. Cet univers de Rose fait d'un fragile équilibre entre la lumière et l'obscurité est l'équivalent de son état mental qui oscille entre l'amour douloureux et la folie meurtrière. Rose essaye de l'attirer dans ses ténèbres et dans la lutte finale toutes deux se débattent entre ombre et lumière.

Et les seules images où Rose apparaît enfin en pleine lumière sont celles où elle est morte et où son cadavre vêtu de blanc semble émaner sa propre lumière.

Le retour à la comédie se fait sur le fond ensoleillé qu'on découvre par la fenêtre ouverte et devant lequel les deux héros du film se découpent en ombre chinoise, comme un symbole de la tragédie qui se tient tapie dans l'ombre de la comédie...

Tout ça pour dire que la lumière ne sert pas seulement à éclairer les visages des acteurs, mais leurs pensées les plus profondes et peut être leurs âmes s'ils en ont une..."

## LA MUSIQUE DANS LE TABLEAU

INTERVIEW DE PASCAL THOMAS

*Propos recueillis par Stéphane Lerouge*

"MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." est un film pictural qui raconte l'énigme posée par un tableau. Lequel représente une vieille maison mystérieuse... que l'héroïne, Prudence, va essayer de localiser. Quand elle la retrouve, elle n'y pénètre pas par la grille principale mais par la porte-arrière, celle du parc. Là, elle découvre des animaux singuliers, une femme habillée en sorcière... A ce moment précis, Prudence est physiquement entrée dans le tableau. Nous sommes alors au cœur du film, c'est-à-dire à l'intérieur de cette toile, dans la noirceur cachée des visages, des paysages. Bien évidemment, il fallait que la musique accompagne ce basculement, ce passage vers un monde parallèle.

J'ai commencé à penser musique dès le travail sur le scénario. J'ai contacté mon ami Reinhardt Wagner, qui avait collaboré à *LA DILETTANTE*, *MERCREDI*, *FOLLE JOURNEE*, sans compter une série de spots publicitaires avec chansons... J'aime sa générosité, son humour débonnaire, son hédonisme. Imperceptiblement, je sentais que *MON PETIT DOIGT M'A DIT* devait être guidé par une comptine entêtante, répétitive, aux portes du fantastique. Reinhardt m'a alors proposé un thème. Sans une oreille particulièrement musicale - je préfère la mélodie des mots à celle des notes -, je parviens assez bien à déceler ce qui accroche la mémoire. J'ai aussitôt mémorisé sa comptine... comme on peut mémoriser une chanson de colonies de vacances. Mieux, je l'ai intégrée organiquement au scénario : tante Ada siffle la comptine avant de mourir, Prudence la reprend devant ses petits-enfants, le vieil orgue familial s'en empare à son tour, ce qui déclenche le mécanisme libérant les lettres de la tante disparue... Ce thème laisse, j'espère, une forte impression au spectateur. Ses harmonies grincent, créent une sorte de trouble. C'est une comptine qui ramène autant à l'enfance qu'aux peurs de l'enfance.

Par ailleurs, le récit exigeait une chanson pour souder la complicité du couple formé par Prudence et Bélisaire. Dans *LES MARIS*, *LES FEMMES*, *LES AMANTS*, j'avais utilisé le célèbre air de Nadir des *Pêcheurs de perles* de Bizet... dans une séquence finalement coupée au montage. Madeleine Béjart disait à Molière : «N'hésitez pas à puiser dans vos idées antérieures !» Sans vouloir établir de comparaison, j'ai procédé comme beaucoup d'auteurs, de la même façon. J'aime le lyrisme des *Pêcheurs de perles* qui, dans le film, devient l'emblème musical de ce couple d'égoïstes triomphants. Ils interprètent la chanson en duo, avant qu'elle ne revienne au gré de l'action, sous de nouveaux habits orchestraux. Un peu comme s'il y avait deux pôles : l'un solaire et sentimental avec ces *Pêcheurs*, l'autre troublant et presque maléfique avec la comptine. Ce qui résume bien le statut de "MON PETIT DOIGT M'A DIT ...", film en équilibre entre plusieurs tons et plusieurs genres : comédie, policier, fantastique. D'emblée, la partition se range du côté du polar, de l'onirisme, de la mélancolie, pas de l'humour. Car à mon sens, la musique n'est pas naturellement comique, elle sied davantage à la nostalgie, à l'inquiétude, au drame.

Il y a dans "MON PETIT DOIGT M'A DIT ..." sans doute plus de musique que dans n'importe lequel de mes films précédents. Le "film de genre" amène aussi une écriture plus orchestrée, plus symphonique. On est moins dans la registre de la variété, davantage dans celui de Bartok ou Herrmann, réinventés par Wagner (Reinhardt). De tous les compositeurs avec lesquels j'ai eu à travailler, Reinhardt est certainement le meilleur mélodiste. C'est un musicien raffiné, un héritier de la tradition mélodique française, un descendant de Déodat de Séverac ou Jean Françaix. Chez lui, la mélodie est toujours en avant, elle n'est jamais péniblement savante, ni étouffée par l'orchestration... En plus, Reinhardt vous offre son humanité, sa joie franche, sa disponibilité. Il était présent au scénario, au tournage, aux rushes, au montage. Pour moi, c'est la première fois qu'un compositeur accompagne chaque étape de la création. Wagner s'est fondu au film, tout comme sa musique s'est fondue aux images. Regardez la séquence de la fête villageoise : sa valse est une musique de source qui se métamorphose en musique de film... J'ai enfin gardé un très bon souvenir de l'enregistrement, avec l'orchestre du trompettiste Thierry Caens, la Camerata de Bourgogne. La séance s'est déroulée à Dijon, dans une chapelle désaffectée. Finalement, on n'était pas loin de ma manière de tourner : la province, l'insolite, des talents spontanés. Là, je me suis aperçu que Reinhardt Wagner avait réussi une de ses meilleures partitions. L'écoutant, en fermant les yeux, elle vous guidait à l'intérieur du tableau.

## LISTE ARTISTIQUE

Catherine FROT

André DUSSOLLIER

Geneviève BUJOLD

Laurent TERZIEFF

Valérie KAPRISKY

Bernard VERLEY

Alexandra STEWART

Sarah BIASINI

François BETTENS

Françoise SEIGNER

Elisabeth MACOCCO

Isabelle GIAMI

Hervé PIERRE

Alexandre PESLE

André THORENT

Anne LE NY

Bernard MARCATE

Maurice RISCH

Valériane DE VILLENEUVE

Pierre LESCURE

Alexandre LAFAURIE

Elena MANSO

Paul MINTHE

Gérard CHAILLOU

Héloïse WAGNER

*Prudence BERESFORD*

*Bélisaire BERESFORD*

*Rose EVANGELISTA*

*Maître ANET*

*Melle BLAYES*

*Le Général*

*Mme BOSCOVAN*

*Marie-Christine*

*Rudi*

*Tante Ada*

*Mme PACARD*

*Melle AUPIC*

*Docteur MAUROY*

*L'enseigne vaisseau*

*Le curé*

*Alice PERRY*

*Amos PERRY*

*Mr COUPELAY*

*Mme COUPELAY*

*Le commissaire RICHARD*

*MAUGENDRE*

*L'infirmière*

*Le voiturier*

*Le professeur hôpital*

*L'infirmière hôpital*



## LISTE TECHNIQUE

REALISATEUR	Pascal THOMAS
SCENARIO ET DIALOGUES	François CAVIGLIOLI Nathalie LAFAURIE Pascal THOMAS
<i>D'APRES LE ROMAN DE AGATHA CHRISTIE « BY THE PRICKING OF MY THUMBS »</i>	
MUSIQUE DE	Reinhardt WAGNER
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	Renan POLLES
SON	Pierre LENOIR
MIXAGE	Claude VILLAND
DECORS	Katia WYSZKOP
CHEF MONTEUSE	Catherine DUBEAU
MONTEUSE ADJOINTE	Marie DE LA SELLE
SCRIPTTE ASSISTANTE	Nathalie LAFAURIE Hélène MANSO
PRODUCTEURS DELEGUES	Alain CADIER Pascal THOMAS
PRODUCTEUR ASSOCIEE	Nathalie LAFAURIE
PRODUCTEUR EXECUTIF	Olivier HORLATT
DIRECTEUR DE PRODUCTION	Hubert WATRINET
REGISSEUR GENERAL	Pascal ROUSSEL
COSTUMES	Maud MOLYNEUX Catherine BOUCHARD
CHEF MACHINISTE	Laurent PASSERA
CHEF ELECTRICIEN	Philippe PORTE
MAQUILLAGE/COIFFURE	Chantal LEOTHIER Charlotte ARGUILLERE

Une Coproduction AH ! VICTORIA ! FILMS / FRANCE 2 CINEMA / RHONE-ALPES CINEMA  
Avec la participation de CANAL + / FRANCE 2 / CINECINEMA /  
CENTRE NATIONAL DE LA CINEMATOGRAPHIE

En association avec la SOFICA SOFICINEMA  
Distribution : UGC DISTRIBUTION  
Ventes Internationales : UGC INTERNATIONAL

© AH ! VICTORIA ! FILMS / FRANCE 2 CINEMA / RHONE-ALPES CINEMA

## LES FILMS DE PASCAL THOMAS

- 2001 MERCREDI, FOLLE JOURNEE  
Vincent Lindon, Alessandra Martines, Catherine Frot, Victoria Lafaurie
- 1998 LA DILETTANTE  
Catherine Frot, Barbara Schulz, Christian Morin, Marie-Christine Barrault
- 1991 LA PAGAILLE  
François Périer, Patrick Chesnais, Rémy Girard
- 1989 LES MARIS, LES FEMMES, LES AMANTS  
Jean-François Stévenin, Susan Moncur, Daniel Ceccaldi, Catherine Jacob
- 1982 CELLES QU'ON N'A PAS EUES  
Michel Aumont, Michel Galabru, Daniel Ceccaldi, Bernard Menez
- 1979 CONFIDENCES POUR CONFIDENCES  
Daniel Ceccaldi, Henri Crémieux, Jacques François, Jacques Villeret
- 1977 PARLES-MOI D'ARGENT (Un oursin dans les poches)  
Darry Cowl, Bernard Menez, Maurice Risch
- 1976 LA SURPRISE DU CHEF  
Annie Colé, Virginie Thévenet
- 1974 LE CHAUD LAPIN  
Bernard Menez, Daniel Ceccaldi,
- 1973 PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE  
Bernard Menez, Jean Carmet, Daniel Ceccaldi
- 1972 LES ZOZOS  
Frédéric Duru, Virginie Thévenet,
- 1971 LE POEME DE L'ELEVE MIKOVSKY (court métrage)

### *Les films pour la télévision*

- 1991 PORTRAIT DE DOUGLAS SIRK (documentaire)
- 1991 PORTRAIT DE VINCENT PRICE (documentaire)
- 1982 LA FABRIQUE *d'après Marcel Aymé*
- 1982 UN COUP DE RASOIR *d'après Eugène Labiche*

## LES FILMS DE CATHERINE FROT

2004	<b>MON PETIT DOIGT M'A DIT</b> BOUDU LES SŒURS FACHEES	<b>P. THOMAS</b> G. JUGNOT A. LECLERE
2003	VIPERE AU POING	P. DE BROCA
2002	7 ANS DE MARIAGE CHOUCHOU EROS THERAPIE	D. BOURDON M. ALLOUACHE D. DUBROUX
2001	CHAOS <i>Nomination César 2002 de la Meilleure Actrice</i> CAVALE	C.SERREAU L.BELVAUX
2000	INSEPARABLES MERCREDI, FOLLE JOURNEE	M.COUVELARD P.THOMAS
1999	LE DINER DE CONS <i>Nomination au César du Meilleur Second Rôle Féminin</i> <b>LA DILETTANTE</b> <b>Grand Prix d'Interprétation féminine Moscou 1999</b> <b>Nomination au César de la Meilleure Actrice</b>	F.VEBER <b>P.THOMAS</b>
1998	CA RESTE ENTRE NOUS LA NOUVELLE EVE PAPARAZZI	M.LAMOTTE C. CORSINI A.BERBERIAN
1996	UN AIR DE FAMILLE <i>César du Meilleur Second Rôle Féminin</i>	C.KLAPISCH
1994	J'AI PAS SOMMEIL	C.DENIS
1990	TOM ET LOLA	B.ARTHUYS
1987	LE MOINE ET LA SORCIERE	S.SCHIFFMAN
1985	ELSA, ELSA	D.HAUDEPIN
1984	UNE PIERRE DANS LA BOUCHE ESCALIER C <i>Nomination au César du Meilleur Second Rôle Féminin</i>	J.L.LECONTE J.C. TACHELLA
1981	MAUPASSANT LES BABAS COOL	M.DRACH F.LETERRIER
1980	MON ONCLE D'AMERIQUE PSY	A. RESNAIS P. DE BROCA

## LES FILMS D'ANDRÉ DUSSOLLIER

2004	<b>MON PETIT DOIGT M'A DIT ...</b> 36, QUAI DES ORFEVRES LEMMING	<b>P. THOMAS</b> O. MARCHAL D. MOLL
2003	UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES AGENTS SECRETS TAIS-TOI	JP. JEUNET F. SCHOENDOERFFER F. VEBER
2002	EFFROYABLES JARDINS	J. BECKER
2001	18 ANS APRES TANGUY	C. SERREAU E. CHATILIEZ
2000	VIDOCQ UN CRIME AU PARADIS LA CHAMBRE DES OFFICIERS	PITOF J. BECKER F. DUPEYRON
1999	SCENES DE CRIME AIE LES ACTEURS	F. SCHOENDOERFFER S. FILLIERES B. BLIER
1998	LES ENFANTS DU MARAIS	J. BECKER
1997	ON CONNAIT LA CHANSON <i>César du Meilleur Acteur</i>  VOLEUR DE VIE	A. RESNAIS  Y. ANGELO
1996	QUADRILLE UN AIR SI PUR	V. LEMERCIER Y. ANGELO
1995	LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME (ROMANZO MÉTROPOLITANO)	E. SCOLA
1994	LE COLONEL CHABERT	Y. ANGELO
1993	LES MARMOTTES AUX PETITS BONHEURS MONTPARNASSE PONDICHERY	E. CHOURAQUI M. DEVILLE Y. ROBERT
1992	ROI BLANC, DAME ROUGE LA PETITE APOCALYPSE	S. BODROV C. GAVRAS
1991	UN COEUR EN HIVER <i>César 1993 du Meilleur Acteur dans un Second Rôle</i>	C. SAUTET
1990	LA FEMME FARDEE SUSHI SUSHI BORDER LINE	J. PINHEIRO L. PERRIN D. DUBROUX

1988	MON AMI LE TRAITRE	J. GIOVANNI
1987	DE SABLE ET DE SANG FREQUENCE MEURTRE L'ENFANCE DE L'ART	J. LABRUNE E. RAPPENEAU F. GIROD
1986	MELO YIDDISH CONNECTION	A. RESNAIS P. BOUJENAH
1985	TROIS HOMMES ET UN COUFFIN	C. SERREAU
1984	STRESS L'AMOUR A MORT LES ENFANTS	JL. BERTUCELLI A. RESNAIS M. DURAS
1983	L'AMOUR PAR TERRE FRONTIÈRES	J. RIVETTE L. de WINTER
1982	LA VIE EST UN ROMAN I WON'T DANCE LIBERTY BELLE	A. RESNAIS E. MOLINARO P. KANE
1981	LA TRIPLE MORT DU 3 EME PERSONNAGE LES FILLES DE GRENOBLE QU'EST CE QUI FAIT COURIR DAVID LE BEAU MARIAGE	H. SOTTO J. le MOIGNE E. CHOURAQUI E. ROHMER
1980	PARADIS PROVISOIRE	A. KOVACS
1979	EXTERIEUR NUIT	J. BRAL
1978	PERCEVAL LE GALLOIS	E. ROHMER
1976	MARIE-POUPEE BEN ET BENEDICTE ALICE OU LA DERNIERE FUGUE	J. SERIA P. DELSOL C. CHABROL
1975	UN DIVORCE HEUREUX IL PLEUT SUR SANTIAGO LE COUPLE TEMOIN	H. CARLSEN H. SOTO W. KLEIN
1973	TOUTE UNE VIE	C. LELOUCH
1972	UNE BELLE FILLE COMME MOI	F. TRUFFAUT